

Au dîner de noces

Autor(en): **C.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 47

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

droit : les serre-mécanique, parce que le pays est... plat !
 Nyon : medze-fedze.
 Onnens : les baveux.
 Oppens : les baignolets (à rapprocher des seillettes d'Orzens).
 Ormonts : les vouëtérins (voituriers).
 Orny : les rupians (les gloutons).
 Orzens : les seillettes.
 Ouchy : on dit aussi des gens d'Ouchy, les belliat, les pirates.
 Oulens : les coucous (mais lequel des deux Oulens ?)
 Pailly : les mulets.
 Paudex : les paos.
 Penthalaz : cancanias.
 Penthaz : id.
 Perrroy : bourla satsets.
 Poliez-le-Grand : pi piats.
 Poliez-Pittel : croquié-bissons.
 Pont (le) : rabatte-guelion.
 Prahins : les laos.
 Préverenges : on dit aussi les défreguely.
 Provence : les dzenellyes, les vougne-dzenielles.
 Puidoux : les pioux, les amouéaux.
 Renens : pourré dzens.
 Romainmôtiers : sesses (buveurs ?)
 Romairon : les carquailles.
 Romanel (Lausanne) : les bufa-tsats.
 Ropraz : les tsats fouma.
 Rossenges : medza gremeaux, casse-coquiés (casse-noix).
 Rossens : vire-bocans.
 Rocray : les écoués, les français.
 (A suivre.)

MÉRINE.

UNE DAME QUI SE COUPE

DANS une pinte campagnarde, deux internés français se vantent d'avoir fait la conquête de toutes les femmes du village, sauf une. On rapporte le propos au syndic. Celui-ci hausse les épaules, mais son front se rembrunit. Le soir, chez lui, parlant à sa moitié :
 — Dis-voir, Françoise, ces internés ne blaguent-ils pas au *Cheval-Blanc* qu'ils ont eu toutes les femmes de la commune, sauf une seule...
 — Je m'étonne laquelle !

LE MARIÉ NOVICE

(Patois de Bonneville, Hte-Savoie).

O dan, bonzou, monseu l'incra. ¹
 Voudria ben me mariâ.
 — Pè te mariâ, mon pour'garçon,
 Oh ! de l'arzen, te n'en as pas.
 — D'ai cor ² 'na pice de nou-quart ³
 Qu'd'ai consarvâ dapoé l'mai de mars.
 — Mon pour'garçon, pè t'contentâ,
 I faudra ben t'y mariâ.
 Mon pour'garçon, pè t'mariâ,
 I faut apprendre à bricf ⁴
 — Pè y bricf, z'i breccrai preu ;
 Dé n'saurai pas y emmagnolâ. ⁵

Au dîner de nocés. — L'entraïn et la gaité ne cessent de régner. L'aïeul est assis à côté du pasteur. Ce dernier refuse avec énergie de prendre du vin ; il répète qu'il a signé la tempérance. L'aïeul, impatienté, lui remplit quand même son verre en disant :

— Voyons, monsieur le pasteur, il est avec le ciel des accommodements, comme disait l'apôtre saint Marc.
 — Mais, cher monsieur, ce n'est pas du tout l'apôtre saint Marc qui a trouvé cette sentence, c'est tout simplement ce drôle de Molière. — C. P.

¹ Le curé. — ² J'ai encore. — ³ Une pièce de neuf-quarts (de livre). — ⁴ Berccer. — ⁵ Pour y berccer, j'y berccerai bien ; mais je ne saurai pas emmagnoloter.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

38

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Un matin je me livrais à ces pensées décourageantes, lorsqu'on frappa à ma porte. Je cours ouvrir : c'était Lucy. La visite de cette dame me combla d'aise ; car je savais d'avance quelle serait la grâce flatteuse de son langage, et j'étais bien déterminé à m'imaginer que, derrière la cloison, Henriette n'en perdrait pas un mot.

Lucy, de retour d'une excursion en Suisse, venait me demander des nouvelles de ses copies. Elle était seule, je les lui présentai ; elle eut l'attention d'en paraître enchantée, ravie, et de prodiguer l'éloge à mes talents. Aussi je ne me sentais pas de joie, lorsque, changeant d'objet :

« Vous n'étiez pas hier chez vous, monsieur Jules.
 — Auriez-vous pris la peine de monter jusqu'ici, madame ? Justement, hier matin, mon oncle me fit demander pour sortir avec lui.

— C'est ce que voulut m'apprendre une jeune personne qui travaille dans la chambre voisine, et chez qui je me reposai quelques instants. Quel est son nom, je vous prie ? »

A cette question, je rougis jusqu'au blanc des yeux. Lucy s'en aperçut, et reprit aussitôt, non sans quelque embarras :

« Je vous ai fait étourdir une question que vous pourriez croire indiscreète, monsieur Jules... Excusez-moi. Mon unique motif était l'envie de savoir le nom d'une jeune fille dont l'air, l'accueil et les manières m'ont inspiré de l'intérêt.

— Elle nomme Henriette... repris-je encore fort troublé. C'est un nom que je ne prononce pas sans émotion, bien que je le prononce sans cesse... » Puis, encouragé par l'air dont Lucy m'écoutait, et surtout par l'idée d'avancer, d'achever peut être le grand travail de ma déclaration : « Puisque j'ai osé vous dire cela, madame, ajoutai-je, je dois, ce me semble, vous en dire davantage... Cette jeune personne, je la vois tous les jours, je travaille tout auprès, je l'aime !... et votre question m'a troublé comme si vous eussiez surpris un secret qui est demeuré jusqu'ici dans le fond de mon cœur... C'est en dire assez pour que vous compreniez quels sont mes sentiments, et quels vœux ils me porteraient à former, si je pouvais me persuader qu'ils fussent agréés. »

En cet instant nous fûmes interrompus. C'était l'époux de Lucy. On revint aux copies ; bientôt ils me quittèrent.

Après ce qui venait de se passer, j'avais hâte de me trouver seul. Glorieux, ravi, soulagé, j'admiraï que j'eusse osé dire, et si bien. et si à propos. « Et que c'est facile ! » pensais-je.

Ce qui m'enchantait surtout, c'est qu'Henriette, libre à chaque instant de protester en se retirant, n'avait quitté sa mansarde qu'après l'arrivée de l'époux de Lucy. Sur cette circonstance j'échafaudais tout un monde de bonheur. Henriette, en écoutant ma déclaration, l'avait accueillie ; Henriette l'avait accueillie parce que son cœur était à moi. Enfin comme vers une heure elle ne remonta pas à son ordinaire, je me persuadai aussitôt que, fille aussi soumise que tendre, elle venait de transmettre mes vœux à sa famille, qui en délibérerait à cette heure !

J'étais donc en proie aux plus charmantes anxiétés de l'attente, lorsque vers trois heures de l'après-midi j'entendis quelqu'un monter l'escalier. La personne se dirigea d'un pas ferme vers ma porte, qu'elle ouvrit sans façon. C'était le géomètre !

Il paraît que ma physionomie n'était pas dans son état normal.

« Ma visite vous fait pâlir, dit-il brusquement ; vous pouviez pourtant vous y attendre.

— Effectivement, monsieur, balbutiai-je, je m'étais flatté... »

— Remettez-vous donc, et prenons des sièges. » Nous nous assimes.

« J'ai l'habitude, reprit le géomètre, d'aller droit mon chemin : voici ce qui m'amène. » Puis fixant sur moi un regard étincelant de fierté : « Depuis longtemps, monsieur, vos allures me déplaisent. Je croyais m'être suffisamment mis en garde contre elles... Mais ce matin même, et en présence d'une

personne tierce, vous avez compromis ma fille !... Que signifie ce manège ?

— Monsieur, tentai-je de répondre, blâmez mon inexpérience, mais ne suspectez pas mes intentions... »

— Les bonnes intentions procèdent ouvertement. Or vos façons d'agir sont équivoques, quand déjà votre situation, ce que j'en sais du moins, ne me tranquillise nullement sur vos façons d'agir... »

— Vous me faites outrage, monsieur, interrompis-je avec un accent de vive émotion.

— C'est possible, reprit le géomètre d'un ton calme qui me remplit de crainte ; aussi suis-je prêt à vous faire réparation. Il se peut, en effet, que je vous juge avec sévérité. Il se peut que, timide, inexpérimenté, gauche dans vos allures, vous soyez ferme et honorable dans vos intentions. Eh bien ! c'est à vous de me faire la preuve que vos propos, dans tous les cas inconvenants, sont honnêtes du moins, que vous savez où ils peuvent, où ils doivent nécessairement conduire, sous peine d'être inexcusables... Prouvez-moi donc que vous êtes réellement en mesure de vous marier, et aussitôt je rends justice à vos intentions... Que gagnez-vous, monsieur, année commune ? »

Cette épouvantable question, que je voyais poindre depuis un moment, m'écrasa comme un coup de foudre. Je ne gagnais rien encore, je ne possédais pas un sou vaillant, et j'avais oublié d'y songer. Si Henriette m'aimait, si Henriette m'était unie, quel besoin d'autres ressources ?... Percer la cloison, et tout était dit. Mais le géomètre raisonnait autrement.

« Je gagne, monsieur, répondis-je tout pâlisant, je gagne... moins sans doute que je gagnerai par la suite, mais j'ai un état... »

Il m'interrompit :

« C'est justement parce que vous avez un état, et que cet état est celui de peintre, que je précise ma question. Vous n'ignorez pas le proverbe. Votre état donne de la gloire quelquefois ; du pain, pas toujours. Ma fille n'a rien. Qu'avez-vous ? Ou plutôt j'en reviens à ma question : Que gagnez-vous, année commune ?

— Je gagne... »

J'allais infailliblement mentir ou me trouver mal, lorsqu'on frappa à ma porte.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — La saison au Grand-Théâtre a commencé tardivement cette année. C'est la faute des événements. Elle n'en sera pas moins brillante, si l'on en juge par les débuts, qui ont eu lieu jeudi. Notre nouvelle troupe, où l'on a eu le plaisir de retrouver quelques bonnes connaissances, nous a donné de façon remarquable l'*Etrangère*, de Dumas. Tout le monde était content.

Pour demain soir, dimanche, M. Bonarel a l'heureuse idée de reprendre une tradition dont lui seront reconnaissants les habitués de ce jour-là : il reprend le drame. Au programme : *Le Petit Jacques*, le drame si émouvant tiré par M. Busnach du roman de Claretie et dans lequel l'auteur a su donner à la note comique une juste part. Pleurs et rires. On sera comblé.

Exposition d'intérieurs ouvriers. — Une exposition d'intérieurs ouvriers, organisée par « L'œuvre » avec l'appui de la ville de Lausanne, se prépare dans la maison ouvrière que la commune a fait construire rue de l'Industrie.

Cette exposition a pour but de montrer un certain nombre d'appartements modestes meublés et installés avec goût. Elle sera une utile et bienfaisante leçon de choses à la portée de tous et principalement des ménages à revenus modestes. De nombreux artistes, industriels et commerçants y participent.

L'exposition s'ouvrira au public le mardi 26 novembre.



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS